

# La peau de Liliana Cavani : chef-d'oeuvre ou profanation ?

Autor(en): **Stroun, Michèle / Cavani, Liliana**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **13.11.2016**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-276384>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La peau de Liliana Cavani

## Chef-d'œuvre ou profanation ?

C'est, en premier, un livre de Curzio Malaparte, auteur italien, mort en 1957. Publié en 1949, après « Kaputt », le livre s'enfonçait dans la tragédie de l'Europe de la deuxième guerre mondiale. Description de l'horreur de la guerre, une descente aux enfers sans la moindre concession : « un tas de chair pourrie, voilà ce que vous trouverez en Europe, quand vous l'aurez libérée. Personne ne veut qu'on le dise, personne ne veut se l'entendre dire, mais c'est la vérité. Voilà ce qu'est l'Europe désormais : un tas de chair pourrie ».

Voilà ce qu'à travers des images nous dit Liliana Cavani, cinéaste, féministe, italienne. D'elle, je n'ai trouvé aucune trace de biographie, comme s'il suffisait de dire qu'elle était femme, féministe et italienne.

« Un tas de chair pourrie », c'est dur à supporter, c'est même, à certains moments, tellement insupportable, qu'on ferme les yeux, ou qu'on s'en va. Et qu'on crie, aussi, comme certains spectateurs : « C'est dégoûtant ce film, c'est pornographique, ça devrait être interdit ! ». C'est aussi ce qu'en dit la critique française : « un musée des horreurs de la guerre ». En Suisse romande, en décembre, quand il est passé, on n'a non plus pas aimé. Et la guerre, vous aimez ?

Et pourtant, au moment où, d'une part, des milliers de gens défilent dans les rues pour réclamer la paix et où, d'autre part, la violence est partout latente, prête à exploser, à tuer, pour n'importe quelle cause, pour n'importe quoi, où finalement le crime d'innocents semble être la seule arme politique, le film de Cavani est reçu par beaucoup comme un acte de violence lui aussi, et non pas comme ce qu'il est réellement, une démonstration tellement magistrale de la bêtise et de la dérision des guerres, que le message bute contre cette seule vérité et se retourne contre l'auteur pour avoir osé montrer des images où le souci du réalisme l'emporte sur le beau.

Nous étions tous habitués à deux sortes de films de guerre : ceux des Américains, à la gloire de la soldatesque victorieuse et héroïque : John Wayne, irrésistible guerrier, une trompeuse imagerie qui cependant colle à notre peau, et puis ceux, plus intimistes, de la Résistance, française, bien entendu. Mais on ne s'est jamais moqué à ce point des armées victorieuses, on n'avait jamais dit que ces mêmes armées charriaient avec elles la peste, celle des corps, de l'esprit. Celle décrite en détail par Malaparte et que Liliana Cavani s'est ap-

**Liliana Cavani****Filmographie**

François d'Assise 1965

Portier de nuit 1973

Milarepa 1973

Au-delà du bien et du mal 1977

pliquée à nous restituer dans son impossible vérité : la nausée. En exergue, Malaparte a écrit cette phrase d'Eschyle : « S'ils respectent les temples et les dieux des vaincus, les vainqueurs seront sauvés ».

Mais, y a-t-il des vainqueurs qui en soient capables ? Il ne s'agit pas là de tomber dans la facilité de l'anti-américanisme à tout prix, et refaire à l'inverse l'équation puérile de bons/méchants, mais uniquement de voir à travers ce film, la démonstration qu'il n'y a pas de guerres propres, parce que cette constatation n'est pas aussi évidente et simpliste qu'il y paraît.

Nous sommes en 1943. L'histoire commence au moment où la cinquième armée américaine débarque à Capri, croit trouver l'ennemi, et se retrouve devant des citoyens paisibles. Elle s'achève sur la marche de ces mêmes troupes sur Rome. Entre ces deux séquences, où nous retrouvons la gestuelle des grandes épopées guerrières du cinéma, il y a Naples, le peuple de Naples, le Vésuve, la misère effarante, insupportable.

Malaparte, le héros italien du livre, prend dans le film une nouvelle dimension ; non seulement, il est l'officier de liaison pour l'armée américaine, mais il joue, comme dans les tragédies grecques, le rôle du récitant. C'est lui qui nous fait pénétrer dans les bas-fonds de Naples ; c'est lui aussi qui entraîne cette jeune aviatrice américaine, sûre d'elle, comme tous les peuples victorieux, jeunes, riches et bien nourris, dans l'enfer de la faim, de la sexualité déshumanisée : l'armée marocaine française qui achète à des mères leurs petits garçons ; des pères qui offrent leurs fillettes ; des orgies homosexuelles. La jeune Américaine finira mal, et là, on peut se demander si Cavani n'a pas péché par excès de vengeance personnelle, excédée par l'arrogance de cette femme qu'elle a elle-même imaginée. C'était trop facile et trop prévisible surtout. Mais si le film a des faiblesses, sa force est la défense du peuple contre la soldatesque, et c'est aussi la démonstration que même des libérateurs sont des soldats. Cavani n'invente aucune des scènes d'horreur qu'elle décrit, elle met en images les mots de Malaparte. Certes, si vous êtes sensibles, vous tremblerez, mais je crois pouvoir affirmer que, tout comme « Nuit et brouillard » montrait l'horreur des camps de concentration, « La peau » montre l'horreur de toute guerre ; c'est une mise en garde, un appel au secours.

Michèle Stroun

(Photo femmes en mouvement Hebdo)